

LA CLINIQUE GILLETTE

(vue par ceux qui y sont passés)

« Une clinique soigne les patients. Une communauté de soin soutient les personnes. »

I. La clinique

Je me souviens de ma mère racontant que, dans les années 1960, alors qu'elle allait me mettre au monde, les cliniques étaient rares et l'hôpital, pour les malades ; aussi choisit-elle le meilleur endroit qu'elle put pour le faire : chez elle, dans son propre lit.

À peine étais-je né, il y avait là une femme, celle qu'on appelait la sage-femme, et elle dit à ma mère que j'étais bien réussi — et que, si ma mère ne voulait pas de moi, elle m'emmènerait chez elle.

Ma mère la foudroya du regard. Mais la sage-femme ne savait peut-être pas que je n'appartiendrais jamais à une seule femme, mais à toutes les femmes que je rencontrerais ; et vingt ans plus tard, j'allai chez elle. Je suis un homme de parole. Je ne pouvais pas la décevoir.

Cette entrée en matière n'est ni de l'ironie littéraire ni une plaisanterie. Elle ne veut dire qu'une chose : la clinique, en tant que lieu, est nouvelle. Elle ne nous vient pas des Égyptiens, ni des Assyriens ou des Babyloniens. Elle n'est que le produit d'un système de santé qui a fait de la pathologie un commerce et de ses médicaments une marque.

Elle n'a jamais cherché à remplacer les hôpitaux, qui demeurent une institution ; pourtant elle a toujours fait croire au patient qu'en payant, il pourrait avoir davantage — le meilleur.

Certains lieux remplissent une fonction. D'autres deviennent une possibilité.

C'était le jour de l'inauguration de la clinique dans ma ville : la première du genre à pouvoir proposer une liste complète, capable de couvrir toute la médecine, du moins la médecine de base — celle des gens ordinaires, pour ainsi dire.

On nomma trois médecins-chefs, ceux qui devaient bâtir la structure médicale. Après avoir fait passer les entretiens d'embauche aux médecins, ils s'enfermèrent dans une pièce pour échanger leurs vues sur la manière d'opérer la sélection.

Ce qui suit, je le rapporte non comme une vérité, mais comme un récit noir — il m'a été raconté par un groupe d'amis médecins tout juste retraités du système de santé italien, qui nous le racontaient, à nous autres, gens de la vente, pour nous faire rire, et pour nous faire savoir qu'eux aussi avaient leurs histoires.

Un récit que je tiens, pour ma part, pour une histoire de cour d’immeuble, l’une de ces plaisanteries amères dont les médecins eux-mêmes se servaient pour parler des autres médecins — une espèce étrange et singulière, à laquelle je ne confierais même plus le soin de mon chat.

Je le consigne non comme un verdict, mais comme le portrait de toute la défiance que les gens ordinaires avaient déjà accumulée envers une médecine qu’ils ne ressentaient plus comme la leur.

On le racontait ainsi. Le plus âgé des trois — un homme qui avait aussi exercé sous l’ancien régime — dit qu’il allait expliquer comment choisir les nouveaux médecins, selon ce qu’il appelait le principe du chiffre trois.

Si vous trouvez un médecin qui comprend beaucoup de choses, envoyez-le en médecine générale : là, avec l’expérience, il répondra seul à la plupart des questions.

Si vous trouvez des médecins moyens, capables mais pas brillants, mettez-les en salle d’opération : ainsi, quand ils ouvrent, ils voient ce qu’ils trouvent et apprennent à y remédier.

Et ceux qui ne comprennent pas grand-chose, ou qui arrivent recommandés par les partis et les listes de placement, donnez-leur les tâches où — ainsi le voulait la plaisanterie cruelle — on laisse la nature faire presque tout le travail à leur place.

C’était la version de la cour, bien sûr. Et comme toute histoire de cour d’immeuble, elle en dit moins sur les médecins que sur ceux qui la racontaient : sur le peu de confiance qu’il leur restait.

Ainsi naquit la clinique. Sa véritable expérience, ce furent les patients qui la firent ; et seuls les vivants en parlaient — ceux qui avaient eu de la chance, non ceux que le malheur avait touchés. Et quand tout tournait au pire, la clinique du Nord — de n’importe quelle nation — représentait la meilleure part : parce que le Nord a toujours évoqué la richesse et l’industrie, et que là-bas, payer pour se faire soigner donne l’impression que c’est mieux.

Puis les asiles d’aliénés criminels furent fermés, et naquirent les cliniques psychiatriques — réorientées plus tard vers les affections neurologiques. On n’y soignait plus seulement les fous certifiés, mais aussi d’autres pathologies.

II. Épilogue

Une clinique est un bâtiment. Une communauté de soin est quelque chose de plus.

III. Page de l’auteur

Cette œuvre n’a pas été commandée.

Elle n’a pas été vendue.

Elle n’a pas été réalisée à des fins commerciales.

Elle a été écrite pour témoigner de la valeur de la rééducation, de la dignité humaine et de la relation entre les personnes.

La seule rétribution demandée est un dollar symbolique — non en paiement de l’œuvre, mais en témoignage d’un engagement partagé en faveur d’une culture du soin, de l’espoir et de la responsabilité.

Ferdinando